

Rocco Marino

QUAND LA NEIGE SERA FONDUE, ON VERRA LES TRACES



Rocco Marino

Quand la neige sera fondue, on verra les
traces

© Rocco Marino, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0600-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je remercie Nathalie MASSIN pour sa contribution bienveillante et
persévérante à la rédaction de ce livre.*

AVANT

Mes parents font partie de ces innombrables Italiens qui ont dû quitter leur pays dans l'espoir d'une vie meilleure.

J'ai été privé de mon père pendant trois ans, entre sept ans et neuf ans et demi, avant que toute la famille ne le rejoigne en France, mais j'ai eu la chance de bénéficier de la présence inoubliable de mon grand-père maternel, qui m'a tant appris et m'a pris sous son aile. Un homme débordant de gentillesse et de dévouement pour moi et mes frères, plein de sagesse, et dont aujourd'hui encore je m'efforce d'appliquer les conseils, de façon qu'il soit fier de moi...

Cependant, même si, vous le constaterez, mon grand-père est une figure centrale dans ce livre, ce n'est pas son histoire que je vais raconter ici, mais celle de son fils, mon oncle Vittorio, et de Manuella, la jeune fille qu'il aimait. Pourquoi ? Parce que cette histoire d'amour a profondément marqué l'enfant que j'étais alors, mais a également entraîné des répercussions sur toute ma famille.

Ce récit commence par ma première rencontre avec Manuella, en août 2011. Il m'a fallu longtemps pour me décider à lui rendre cette visite, j'ai longuement hésité... En tout cas, je ne le regrette pas : c'est cette rencontre qui a déterminé ma décision d'écrire ce livre.

Mais je vais vous conter comment et pourquoi je me suis retrouvé témoin de cette histoire petit garçon.



CHAPITRE 1

MANUELLA

AOÛT 2011 : UN VOYAGE MÛREMENT RÉFLÉCHI

Je contemple avec une émotion intense le village de mon enfance. Anzi a fière allure, perché sur sa colline à 1080 mètres d'altitude. La vue sur cette magnifique vallée nichée au cœur de la région de la Basilicate me laisse sans voix. La rue principale m'a mené en voiture jusqu'à la place centrale du village. Les maisons en pierre, les rues pavées en escalier où la circulation automobile est impossible me transportent bien des années en arrière, à l'époque heureuse de l'insouciance.

L'insouciance ? Pourtant, déjà, ce qui se jouait devant mes yeux d'enfant ne m'avait pas échappé. À tel point que cette histoire me taraude encore aujourd'hui. Combien de temps encore ma famille devra-t-elle payer pour ses agissements ?

Je dois absolument rencontrer Manuella, c'est comme un appel auquel je ne peux résister. Je dois entendre sa version des faits, car qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son (*Honoré de Balzac*). Seulement alors, la boucle sera bouclée. Je sais que Manuella ne vit plus à Anzi, mais il y aura bien quelqu'un au village qui saura me renseigner sur sa nouvelle adresse.

Dans les années cinquante, nous étions 3600 habitants, aujourd'hui Anzi ne compte plus que 1600 âmes : cela fait tout de même un grand nombre de personnes susceptibles de savoir ce qu'est devenue cette jeune fille. Soudain, les battements de mon cœur s'accélèrent : est-elle encore seulement en vie ? Je chasse vigoureusement cette question de mon esprit : je sais qu'elle est en vie, je le sens, il ne peut en être autrement.

Je sors de mon portefeuille la précieuse photo : les visages radieux de Manuella et de mon oncle Vittorio me sourient. L'image du bonheur pur. Un bonheur qui a pourtant explosé en mille morceaux.



Cette photo, je l'ai récupérée chez ma cousine Maria.

Bien des années auparavant, Vittorio allait porter le blé au moulin deux fois par mois. Quant à moi, je l'accompagnais de temps en temps, et j'insistais toujours pour faire une halte chez Maria Caruso (descendante du grand ténor Italien Caruso d'après l'oncle Vittorio), ma tante Sara et mon oncle Nicolo. Nous marchions aux côtés de la jument, Stelluccia, qui portait les sacs de blé. Le moulin se trouvait à douze kilomètres de chez nous, à Calvello, et Maria habitait ce village.

Parfois les parents de Maria n'étaient pas là, ils travaillaient à la ferme. Vittorio avait alors 20 ans, et Maria, 16 ; en somme, l'âge où l'on parle d'amour... Assis autour de la table de la cuisine, le tonton discutait longuement de choses et d'autres avec sa nièce. Moi j'écoutais. J'avais huit ans, et ces histoires me fascinaient ; elles parlaient d'amour indestructible, elles parlaient d'avenir qui chante. Et pourtant...

Un jour, je les ai vus échanger des photos : Vittorio avait donné à Maria une photo de lui, tenant par la taille l'amour qu'il pensait être celui de sa vie, et Maria, une photo d'elle au bras du jeune homme qu'elle aimait, et que malheureusement ses parents n'appréciaient pas.

Je ne saurais dire pourquoi je me suis rappelé cet événement aussi anodin. Peut-être déjà à cette époque ne me semblait-il pas si anodin ? Peut-être avais-je une sorte de sixième sens ?

Toujours est-il qu'une fois ma décision prise de rencontrer Manuella, j'ai décidé de rendre visite à ma cousine, que je savais conservatrice, pour récupérer cette photo qu'elle détenait depuis 1957. Elle, en revanche, ne se souvenait pas de cet échange. Elle a écarquillé les yeux, surprise par ma requête : « Je ne sais pas où peut bien être cette photo ! Mais, ne t'inquiète pas, rien ne se perd ici ! » s'est-elle exclamée.

J'étais bien décidé à ne pas repartir les mains vides, et c'est de bonne grâce que Maria est allée chercher trois cartons remplis de photos. Elle était vraiment surprise de constater que j'avais gardé le souvenir de cette photographie en particulier, mais elle s'est exécutée de bon cœur, ravie de pouvoir me faire plaisir, et tout en cherchant la photo, elle en profitait pour classer ces images du passé. Nous avons fouillé ces cartons pendant deux heures et demie avant de dénicher mon trésor.

Je me laisse un moment envahir par la joie pure qui émane de la photo, puis je la replace soigneusement dans mon portefeuille.

Chaque fois que je viens à Anzi, je rends visite à mon parrain, Nicolé Romano. Sachant qu'il connaît tout le monde ici, il est bien naturel que je prenne mes renseignements auprès de lui.

Me voilà donc sur le perron de son appartement, au lieu-dit San Donato¹. Je ne

suis pas très fier de moi : je m'apprête à lui mentir. Mais qu'importe, il me fallait bien trouver un prétexte. Je chasse bien vite cette gêne et toque à la porte. Mon parrain et son épouse m'accueillent chaleureusement, comme toujours. On parle de choses et d'autres, ils prennent des nouvelles de mes parents, de mes frères et sœurs. Aussitôt, je lui expose la raison de ma venue – mon mensonge préparé point par point : » Je souhaite écrire un livre sur les femmes qui ont quitté ces terres, elles sont si nombreuses à avoir émigré ou déménagé ! Et je m'intéresse à Manuella Rombicole.

La chance me sourit, car Donato, l'un des locataires de mon parrain est justement le neveu de Manuella. Nous nous rendons alors chez lui. Mon parrain me présente et nous laisse en tête-à-tête, et je sers également à Donato mon pieux mensonge.

Ma tante n'a pas quitté l'Italie ! s'exclame-t-il. Elle vit maintenant à Tolve. Je suis disponible, car je suis actuellement au chômage. Je peux vous y accompagner demain après-midi, si vous voulez. «

J'accepte avec joie et nous nous donnons rendez-vous le lendemain.

Tolve se trouve à 78 kilomètres d'Anzi. Lorsque j'étais enfant, mon père appelait ce bourg « la ville des bandits », il disait qu'il fallait se méfier des gens de Tolve, un peu tordus en affaire, qu'il rencontrait lorsqu'il se rendait à la foire aux bestiaux et avec lesquels il valait mieux éviter de négocier. Ils avaient mauvaise réputation. Mais Tolve est aussi la ville dont le protecteur est San Rocco, c'est-à-dire Saint-Roch, un saint français né à Montpellier vers 1350. Il est célébré le 16 août, c'est le saint l'un des plus vénérés de la Basilicate, et les fêtes de Tolve donnent lieu à de grandes réjouissances.

En chemin, Donato m'explique que Manuella a épousé un homme de Tolve, un journalier venu travailler à Anzi, que son beau-frère lui avait présenté. Ce dernier possédait une scierie, il confiait à des journaliers bûcherons des parcelles de bois à couper pour son entreprise. Manuella a eu cinq enfants, mais il ne lui reste que ses quatre filles, car son fils est décédé tout bébé. Toutes les quatre ont fait des études et sont maintenant mariées. Deux d'entre elles ont épousé des médecins, une autre, un pilote de ligne, et la dernière, un ingénieur. Deux des petits-enfants de Manuella font actuellement des études pour devenir avocats.

Ce que me raconte Donato me fait plaisir : ça sent bon la réussite.

Au cours de sa vie, Manuella a fait preuve d'une grande force de caractère et de beaucoup d'initiative. Elle a créé, entre autres, une association pour défendre le droit des femmes à travailler ; à l'époque, elle et ses comparses sont même montées jusqu'à Rome pour manifester et rencontrer le ministre du Travail, Aldo Moro. Pour cet événement, Manuella avait rassemblé tellement de personnes qu'il a fallu quatre bus pour les transporter. C'étaient essentiellement des femmes, et quelques hommes jaloux et possessifs qui tenaient à accompagner leur épouse. Tous ont dormi deux nuits dans les bus en attendant d'être reçus par le ministre.

Je suis à la fois surpris et admiratif : une femme engagée politiquement en Italie au milieu du XX^e siècle, c'était pour le moins inhabituel !

Nous nous garons enfin devant une splendide demeure, parfaitement entretenue. Ainsi, c'est là qu'elle vit...

Une femme qui paraît environ 65 ans (or, elle en avait 76) nous fait entrer : c'est elle, c'est Manuella ! Je ne l'avais jamais vue auparavant ; j'avais seulement aperçu une seule fois son père, étant enfant, alors que je me trouvais à l'épicerie de Rosina avec mon grand-père.

Les propos entendus à son sujet me reviennent en mémoire : une femme vulgaire, qui ne regardait pas les gens en face lorsqu'elle parlait et qui ne savait pas s'exprimer correctement, avec un défaut d'élocution – on disait d'elle dans ma famille qu'elle avait un cheveu sur la langue. Pourtant, devant moi se tient une femme encore très belle, d'une grande élégance, qui m'observe de ses magnifiques yeux bleus.

Je lui ai apporté un cadeau : un service à café. Manuella me remercie, ses yeux pétillent de joie, et je vois bien qu'elle est surprise : elle me donne l'impression de n'avoir pas souvent reçu de cadeaux d'un homme.

Puis elle appelle ses filles au téléphone. Au fur et à mesure qu'elles entrent dans la maison, je vois apparaître... des jeunes femmes avec des visages de madone, et très raffinées ! Toutes plus belles les unes que les autres !

Elles se précipitent pour saluer d'abord leur cousin, qu'elles n'ont pas vu depuis trois ans. Celui-ci avait bien entendu informé Manuella de notre visite, et lui en avait expliqué l'objet. Il me présente à cette délicieuse assemblée